

# I. — PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

## V. PARTIE.

### LES GENRES DE COMPOSITION.

#### IV Leçon : — La Narration.

1. Parmi les élèves un petit nombre seulement prennent goût au latin et au grec. En revanche, tous ceux qui sont aptes à recevoir une certaine culture littéraire — j'estime que, dans une classe de trente élèves, quinze à dix-huit sont dans ce cas — se livrent avec intérêt et avec plaisir à l'exercice de la narration française.

Au point de vue pédagogique, cet exercice est irréprochable, et en tout point excellent. On n'en pourrait dire autant de tous les genres de travaux que les exigences imposent aujourd'hui aux étudiants. Certains dépassent manifestement la mesure de leur intelligence et de leur goût. Ainsi — "comparer Corneille et Racine" — cela a l'air d'une tâche facile, et pourtant cela requiert une culture déjà avancée, un sentiment des nuances psychologiques et des beautés littéraires qui ne se développe qu'avec le temps, par le travail et la réflexion. En leur absence, l'on prend un "manuel" et l'on y copie des phrases toutes faites, le *cliché*, en un mot.

Il n'en est pas de même de la narration. Là, les élèves n'ont qu'à laisser parler leur imagination, qu'à en épancher les richesses, en se renfermant autant que possible dans le cadre qui leur a été prescrit. S'ils ont quelque sensibilité, ils pourront aussi la laisser voir, et leur récit y gagnera beaucoup. En un mot, la narration met en branle leurs facultés naturelles et en provoque le jeu d'une très heureuse façon.

#### I

2. Quels genres de sujets convient-il de proposer aux élèves ?

Évitons tout ce qui sent l'artificiel, tout ce qui ne saurait aboutir pour eux qu'à des amplifications dénuées d'émotion vraie.

—“J’ai vu, dit M. Lanson, la matière d’un devoir où l’on supposait qu’un voyageur entrait dans une caverne pour y échapper à l’orage et s’y endormait : à son réveil, il voyait la voûte toute tapissée de serpents à sonnettes. On invitait les élèves à décrire les angoisses du voyageur en cet instant.... Le malheur est que nul élève ne songe à se supposer vraiment, du fond du cœur, sincèrement, dans une pareille situation ; il ne s’y voit point, et, dans la froide et tout intellectuelle hypothèse que l’on fait, il n’apercevra qu’une chose : “j’aurai peur, grand peur...”

Il faut que la narration ait une autre fin qu’elle-même ; qu’elle serve à la formation littéraire ou à la formation morale.

Si on la conçoit ainsi, je proposerais deux genres, deux catégories de narrations : — les récits d’imagination et les récits d’imitation.

1<sup>o</sup> Dans les *récits d’imitation*, la part de l’invention personnelle est assez restreinte pour l’élève. Il s’agira, par exemple, de refaire en prose un morceau en vers dont la lecture aura été donnée en classe ; ou encore, de raconter une historiette dont les principaux personnages seront empruntés à quelque auteur classique, à La Fontaine ou à Molière... et devront apparaître avec le caractère qu’ils ont chez le fabuliste ou chez le grand comique.

Ex. 1.—Le maître de philosophie de M. Jourdain raconte la querelle qu’il a eue chez celui-ci avec un maître de musique, un maître de danse et un maître d’armes...

—Il faudra que l’élève ait lu, ou qu’on lui ait lu, la fameuse scène du *Bourgeois Gentilhomme* ; ce sera à lui de faire parler comme il convient le digne maître de philosophie.

Autres exemples: a) L’on conserve à Pézenas le fauteuil dans lequel, dit-on, Molière venait s’installer tous les samedis, chez un barbier fort achalandé, pour y faire la recette et y étudier à ce propos les discours et la physionomie d’un chacun. — Devoir :

“Décrivez quelques-uns des originaux que Molière observait et auxquels il a dû, plus tard, donner place dans son théâtre.”

b) Présentez sous forme de *nouvelle* la suite d’incidents mis en scène dans “l’Avocat Pathelin.”

c) Racontez la mort de Britannicus d’après la tragédie de Racine.

On voit le genre : il s’agit de remanier une matière déjà copieuse et de lui donner une forme nouvelle et toute personnelle : rien de moins, mais rien de plus — sauf peut-être pour le second sujet indiqué et qui réclame une mise en scène assez caractéristique.

Aux élèves plus avancés, et surtout dans les classes supérieures, il est permis de donner quelques sujets plus difficiles, et qui laisseront une part assez large à l'initiative et au talent. Le professeur pourra puiser, selon le cas, soit dans l'histoire littéraire, soit dans l'histoire proprement dite. Il lui sera loisible aussi de supposer des sujets purement fictifs.

Ex. : — a) Une baronne qui vient d'entendre prononcer l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre fait part de ses impressions à l'une de ses amies.

b) Faites le récit de vos impressions au sortir de la représentation d'*Athalie* de Racine.

c) Mettez en action le proverbe suivant : "L'adversité est la pierre de touche de l'amitié."

d) Appréciez et développez ce vers de Musset :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

2° Dans les *récits d'imagination* ou la narration poétique, tout le mérite est dans l'invention du fond, du cadre qui le doit circonscire et du style littéraire qui en sera l'ornement et l'attrait.

Donc bien *choisir*, bien *ordonner* les idées principales et secondaires, avec clarté, naturel, intérêt, en vue d'évoquer dans l'esprit du lecteur la vision du fait raconté, le rendant ainsi presque vrai, bien qu'il soit de pure imagination.

Dans ce dessein, il ne faudra jamais oublier que ce qui captive et séduit — c'est le spectacle qu'offre l'âme humaine, ainsi que ses émotions, ses luttes, ses triomphes. Faites parler l'âme, dévoilez ses pensées, ses sentiments, ses joies, ses douleurs, ses remords, ses diverses passions au contact des incidents, des circonstances, des événements : cela s'appelle *dramatiser* un récit.

Ex. : — a) Faites le récit du reniement de saint Pierre et de la trahison de Judas.

b) Faites le récit d'un voyageur qui s'égare dans une forêt ou dans une poudrière de neige.

c) Un cocher de fiacre trouve dans sa voiture un portefeuille rempli de billets de banque : tentation, lutte, victoire : il porte le trésor à son propriétaire.

## II

3. L'on pourrait répéter, à l'occasion de la narration, bien des préceptes qui ont trouvé leur place ou qui la trouveront au cours de cette série de réflexions sur l'art d'écrire et de traiter les genres de composition. Mais il est inutile d'élargir démesurément notre sujet. La narration, c'est-à-dire le récit d'un événement réel ou supposé, a-t-elle des règles qui lui soient propres ? Elle en a ; n'insistons donc que sur celles-là.

Une narration bien conduite comprend généralement trois parties : — l'exposition, le nœud, le dénouement.

L'exposition donne, avec clarté et sans détails superflus, tous les renseignements nécessaires à l'intelligence du fait, de l'action. Elle indique le *lieu* où celle-ci se passe, les *personnages* qui y prendront part et pose le *fait* lui-même.

Le *nœud* est le moment où naissent les premiers incidents de l'action, où les personnages entrent en rapport ou même en conflit, où la nécessité d'une issue s'impose, sans que l'on puisse toujours prévoir quelle elle sera.

C'est ici le point important, et peu d'élèves savent en apprécier la valeur pour la faire ressortir. Il faut leur redire sans cesse : — Veillez à l'*unité* du fait au moyen des situations, des péripéties, des incidents ; dans ce dessein, évitez deux écarts également dangereux : l'*excès* qui omet les détails nécessaires au tableau, à sa vie, à son animation, à sa vision précise et nette ; le *défait* qui surcharge, alourdit, embarrasse, enchevêtre à l'aide de profusion, de minuties, d'insignifiances. — Veillez à la *vérité* des caractères et des circonstances, consultant celles-ci et ceux-là pour leur imprimer un naturel juste, noble, simple quand même. — Veillez à la *gradation* du fait dans ses phases diverses, et dans chaque phase tenez-vous strictement aux éléments d'intérêt dramatique qu'elle renferme.

Le *dénouement* est la solution du problème posé par le nœud. Il doit naître de tout ce qui précède, satisfaire pleinement la curiosité du lecteur, en amenant ou une modification ou un renversement de la situation initiale. Il a pour qualités le naturel et la rapidité : ni longueur ni longueur.

Ainsi conçue, la narration est claire, précise, vivante. C'est là la forme la meilleure. — " Les lois si simples, si exactes de la composition dramatique, dit M. Lanson, s'appliqueront à merveille aux narrations qu'on pourra vous donner à développer. Exposer un sujet, c'est-à-dire indiquer le *temps*, le *lieu*, toutes les circonstances particulières, présenter les *personnages*, marquer les *caractères*, annoncer l'*action* qui va mettre aux prises ces personnages et ces caractères, en rappelant tous les événements antérieurs qu'il est nécessaire de connaître pour comprendre ce qui va se passer ensuite ; développer le sujet, c'est-à-dire montrer le jeu des caractères, l'évolution des idées et des sentiments, la série des faits qui résultent des états d'âme et qui les modifient aussi, faire agir en un mot et souffrir les personnages ; dénouer enfin le sujet, c'est-à-

dire pousser l'action et les caractères vers un but où l'une s'achève et les autres se complètent, de telle sorte que le lecteur n'ait plus rien à désirer et que toutes les promesses du début soient remplies: voilà la formule classique de l'œuvre dramatique, qui s'adapte merveilleusement aux conditions des brèves narrations."

Il faudra donc habituer les élèves à discerner ces trois parties essentielles dans les sujets qui leur seront proposés, ou aussi qu'ils auront à analyser dans les auteurs.

Ex.:—Probité d'un cocher pauvre qui a trouvé un portefeuille.

**Début ou exposition** : Le *lien* de la scène : le cocher chez lui, sa femme, ses enfants : leur joie commune à la vue des billets de banque...

**Milieu ou nœud** : voyez, entendez les divers personnages, leur attitude, leur physionomie, leurs paroles, leurs sentiments, leurs actes.

Pauvreté (vêtements, misère...); la tentation de garder la somme ; c'est le soir—la nuit portera-t-elle conseil?... Le silence du lendemain... que se passe-t-il dans l'âme du cocher?

Voix de la conscience, voix de Dieu... Il connaît le riche qui a laissé ce portefeuille dans la voiture... triomphe du devoir, de la justice ; il se décide à remettre la trouvaille.

**Dénouement ou conclusion** : Le cocher entre chez le riche... joie de ce dernier... reconnaissance et récompense généreuse...: réflexions morales.

\* \* \*

Un dernier avis, pour terminer.

Je conseillerais volontiers aux Maîtres et aux Maîtresses de prendre leurs textes chez quelque bon écrivain — par exemple, Saint-Simon, Chateaubriand, L. Veuillot... Ils traceront un *plan* d'après tel récit qui leur aura paru intéressant, et c'est sur ce thème que les élèves devront broder. Ce procédé permet de fournir aux élèves un modèle, un " corrigé " excellent auquel ils pourront comparer leurs propres essais.

Puis que l'on ne craigne pas de lire ou faire lire en classe quelque copie passable, remise par l'élève. Rien n'intéresse davantage la curiosité des jeunes et rien n'aiguillonne autant, par l'émulation, leur amour propre et leur désir de bien faire. (1)

P. de LABRIOLLE.

(1) Nous renvoyons, pour les diverses espèces de narration, à la page 175 de l'année 1900 de notre REVUE.

## BIBLIOGRAPHIE.

1. Les ouvrages indiqués pour la *description*—voir plus haut à la page 82 —sont également excellents pour la *narration*.
2. F. COPPÉE : La Bonne Souffrance, in-12 à 3 francs 50.
3. E. M. de VOGÜÉ : Le Rappel des Ombres; —Heures d'histoire; —Devant le siècle; —Regards historiques et littéraires; — Spectacles contemporains : tous in-18 à 3,50.
4. Abbé MORIGNY : Recueil de compositions françaises : Livre du Maître (chez Poussielgue) petit in-18 à 2,00.
5. Abbés BUJADOUX et BENNE : Recueil de Narrations : Livre du Maître (Poussielgue) in-18. 1,75.
6. Abbé VERRET : La Composition française des classes supérieures, des baccalauréats (100 plans méthodiques) in-18 à 2,50 (Poussielgue). L'auteur n'y a inséré que des critiques sur les œuvres des grands maîtres.
7. Abbé BERTRIN : Les Grandes Figures catholiques, 4 vol. in-8° à 2,50 l'un. Excellent, riche, instructif.
8. Abbé DELMONT : Silhouettes militaires, in-8° dont nous ignorons le prix; œuvre très intéressante.
9. R. P. COUBÉ, S.J. : Au pays des Castes, in-18 à 3,50.
- N. B.—Nous fournirons volontiers des renseignements aussi précis que possible aux lecteurs désireux de plus amples informations — pour les œuvres en prose et en poésie.



## II. — PARTIE PRATIQUE.

N° I.

### LETTRES CANADIENNES.

(Quatrième lettre.)

BIEN CHÈRE SŒUR MARIE,

Tu as lu mes précédentes lettres ; elles sont peut-être peu intéressantes. Que veux-tu, mon amour ne cherche qu'à provoquer le tien : et c'est assez pour moi.

A bord, nous avons toujours nous-mêmes devant nous-mêmes ; les incidents sont rares : l'on s'y attend naturellement et l'on s'en contente avec résignation ; ils sont préférables, après tout, aux accidents.

Donc, Gauthier reconnu son tort et en rougit. Quant au jeune Suisse, je lui avais rendu service, à son insu. Il soupçonna

---

GRAMMAIRE FRANÇAISE. (1)

#### Morphologie.

Chap. IV. — Le pronom.

I.—**DÉFINITION** : il le pronom est un mot qui tient la place du nom : “ mes précédentes lettres ; elles sont...”

II.—**DIVERSES SORTES** : six espèces : personnels, possessifs, démonstratifs, interrogatifs, relatifs, indéfinis.

A.—**Personnel** : il tient la place du nom qui désigne une *personne* — a) première personne “je, me, moi,” “nous” ; b) deuxième “tu, te, toi,” “vous” c) troisième (masc.) “il, ils, le, eux” ; (fém.) “elle, elles, la” ; (masc. et fém.) “lui, les, leur” et “en, y.” — Les exemples son faciles à voir dans le texte ci-dessus. — d) Pronom réfléchi, “se, soi” : “songer seulement à soi.”

B.—**Possessif** : il tient la place du nom en indiquant à *qui appartient* l'objet nommé. — a) première personne “le mien...” ; b) deuxième “le tien...” c) troisième “le sien...” Quand il y a plusieurs possesseurs, on se sert selon la personne de “le nôtre... le vôtre... le leur...” — Exemples faciles dans le texte.

bien un peu mon intervention; je le remarquai plus tard à un sourire discret mais plein de cœur : c'est ma récompense, en attendant celle d'en haut. On ne doit pas songer seulement à soi, pensai-je; le ministre presbytérien a sa religion élastique et facultative : j'ai la mienne. Celle-ci et celle-là n'étaient pas du goût du cuisinier, c'est vrai : mais on ne discute guère cela : ce serait déplacé. Mais il faut avouer que ça été une grande peine pour moi. Hélas ! ce que je vis encore devait redoubler mon chagrin.

Comme la traversée touchait à son terme, je sentis le vaisseau moins agité et le mal de mer s'envoler au loin. Je songeai donc à me mettre sur pied, après sept longs jours de pénitence dans ma couchette étroite. Qui s'enhardit finit par prendre courage.

Que faire ? Songer à ma toilette naturellement. Je me rendis donc auprès du *Barbier de Séville* qui tenait sa boutique au centre même du navire, dans un salon bien propre et bien éclairé.

—“ Bonjour, Monsieur, dis-je en entrant. . Pourrait-on sans danger se faire raser en plein océan ? ”

—“ Parbleu, Monsieur, me répondit le *Figaro*, avec un frottement de mains que rehaussait un sourire obséquieux, — tout est facile à quiconque sait son métier... On voit des maladroits qui ne connaissent rien ; à quoi les comparer ? Eh ! parbleu ! aux arlequins du moyen âge et de l'époque de Barbe-Bleue... Monsieur, prenez place : laquelle des deux chaises choisirez-vous ? Peu importe, après tout... Parbleu, je vous dirai, moi, Monsieur, que

C.—**Démonstratif** : il tient la place du nom *en montrant* l'objet nommé — a) masc. “celui, celui-ci, celui-là ; ceux, ceux-ci, ceux-là” ; b) fém. “celle, celle-ci, celle-là ; celles... .” ; c) neutre “ce, ceci, cela.” —Ex. faciles dans le texte.

D.—**Interrogatif** : il tient la place d'un nom et sert à interroger. —a) Ils sont *simples* “qui? que? quoi?” b) Ils sont *composés* au moyen de l'article uni à l'adj. interrogatif *quel* : “lequel... duquel... auquel” aux deux genres et aux deux nombres.

E.—**Relatif** : il tient la place d'un nom ou d'un pronom en y ajoutant une proposition qui l'explique ou le détermine. -- Ex. “auprès du Barbier *qui* tenait.” Le mot *barbier* se nomme *antécédent*, lequel est parfois omis : “Qui (celui) s'enhardit...” —a) relatifs *définis*, simples “qui, que, quoi, dont” ; composés, “lequel, laquelle, lesquels...” ; —“où” précédé d'un nom est aussi un relatif : “une belle mer où...” ; b) relatifs *indéfinis* “quiconque, qui que, quoi que, qui que ce soit qui, quel que, quelque que.”

F.—**Indéfini** : il tient la place d'un nom, quand il ne s'agit pas de personnes ou de choses précises. — 1. “ou, qu-lqu'un, qui que ce soit, n'importe qui ; 2. chacun, tout, certains, plusieurs, tel ; 3. nul, aucun, personne, rien ; 4. l'un, l'autre, autrui.”



voilà une belle mer où l'on respire un air solide, capable de guérir un poitrinaire, quel qu'il soit. On a souvent des voyageurs dont le passage est toute une histoire : nul n'est content de se sentir tirailler les muqueuses de l'estomac : en fin de compte, tout se passe bien. Mais chacun a ses affaires... Parbleu, voilà moi, comme vous me voyez là, Monsieur, rien ne me turlupine comme ces gens qui vous parlent de tout et ne savent rien de rien : c'est à vous faire perdre la tramontane... Tenez, je vais vous dire, entre nous, qu'il est venu ici, ce matin, un grand flandrin de cuisinier qui ne loge pas autre chose de meilleur sous son crâne que dans sa chaussure : c'est crétin à manger du foin et des saucisses à pleine bouche !... Parbleu, nous, gens du métier, nous en toisons autant que nous en rasons. On vous les flanquerait parfois par dessus bord ou par le trou de cette lunette que voilà, pour leur apprendre à pirouetter sur le dos des marsouins ou à danser sur la croupe des baleines polaires.

“Parbleu, vous me direz, vous, Monsieur : Il est bon de parler et meilleur de se taire ! Il n'est que trop vrai. Etre de votre opinion ? Je le suis, cher Monsieur... Mais ce flamberge dégingandé de cuisine, avec sa tare imbécile, vous le prend de si haut, qu'on lui cracherait la vérité au nez, si l'on y songeait et si on n'en attendait quelque sottise pommée. Voyez-vous, on doute de ces gens-là : l'on en pense plus qu'on en dit ; ils voudraient mesurer tous les esprits à leur aune : zut ! mon luron, on y songe à

### Syntaxe.

#### Chap. IV. — Le pronom.

I. En règle générale, le pronom. — a) ne peut représenter un nom indéterminé, si celui-ci forme une locution unique avec le verbe ou la proposition : “demandez grâce, et je vous l'accorderai” ; il faut “demandez votre grâce” ; — b) ne peut servir à une équivoque, à une obscurité “ Paul dit à son frère qu'il devrait aller à la messe” ; qui, *il* ? il faut changer le tour et amener la clarté.

A. — **Personnels.** — 1. “Moi, toi, lui, eux” sont des formes pléines ou accentuées ; les autres, des formes faibles ou non accentuées.

a) Ces dernières se placent avant le verbe : “Je *le* sais” ; — les premières sont d'usage, quand le pronom est mis en relief : “Je vous dirai, *moi*...”

b) L'on emploie le plur. au lieu du sing., aux trois personnes : “*Nous*, nous en toisons” (j'en toise...) ; — “on *vous* les flanquerait.”

c) L'on emploie le pronom *il*, au neutre, comme sujet de verbes impersonnels : “Il est bon de parler...” — Il a le sens de “cela” : “il n'est que trop vrai.”

d) L'on emploie *le*, aussi au neutre, dans le sens de “cela” : “Etre de votre opinion ? Je *le* suis.”

deux fois, avant d'avaler vos sornettes. Quiconque est entiché de soi est le moins modeste des hommes : mais toute forfanterie porte avec elle son châtement.

—“ Monsieur lit-il la *Libre Parole* d'Edouard Drumont ?

—“ Je l'ai lue, à Paris, le jour même de sa naissance à elle ; mais je ne lis pas qu'elle seule.

—“ La voyez-vous là, Monsieur, sur le rebord de mon buffet de toilette ? En voilà un journal !... Drumont est connu ; c'est un solide et rude jouteur, celui-là. Parbleu ! Lisez-le, et le relisez encore : je vous jure sur ma parole d'honneur que l'ennui ne vous pique ni le bout de l'oreille ni l'intérieur du cerveau. Leur en donne-t-il sur la nuque des coups de cravache qui claquent, à ces gredins d'Israélites ! Ah ! ah ! ah ! Vas-y et cueilles-y des fleurs, Sémite de Francfort, de Londres, de Vienne, de Paris, vermine de Rothschild ! Apporte-les-nous, ces fleurs de “la France juive” ! Lisez cet ouvrage, Monsieur ; il n'est pas malaisé à entendre et il vous paraîtra court, trop court ; pour moi, je l'ai lu et ne m'en lasse jamais... Tenez, je pense en ce moment, que ce malandrin de marmiton sur ses longues pattes de cigogne, doit dériver de cette race-là... Bah ! j'en détourne les yeux, quand je les vois, ces Juifs, les méprisants et les exécraints du fond de mon âme.

—“ Sans doute, Monsieur, ils ont leurs qualités, et nous avons les nôtres.

e) L'on emploie *lui* comme complément masc. ou fém., s'il précède le verbe : “on lui cracherait,” ou s'il suit l'impératif, sans préposition : “dites-le lui (à lui, à elle).”

f) L'on emploie *en, y* (vrais adv. de lieu) comme pronoms de choses “de cela, à ou en cela,” et même de personnes “de lui, d'elle...”; “si l'on *y* songeait... l'on *en* pense...”

g) L'on emploie *soi* avec un sujet indéterminé : “quiconque est entiché de soi”; rarement *lui*, lequel devient usité avec *soi*, après un sujet déterminé “un homme, revenant à *lui* ou à *soi*, remercie son bienfaiteur.” S'il s'agit de choses, *soi* est préférable à *lui, elle*, sans être indispensable : “toute forfanterie porte avec *elle* (ou *soi*) son châtement.”

2. La **place** du pronom personnel se fonde sur la valeur faible ou forte des formes : la forme accentuée et pleine se place après le verbe, l'autre se met avant : “Je l'ai lue... naissance à *elle*.”

a) La **répétition** du pronom ajoute à la force de l'idée : “Lisez-le, et le relisez encore.”

b) Quand deux pronoms se suivent, *lui* et *leur* ont la seconde place, sauf avec *en*, qui est toujours le dernier : “Donnez-la-*lui*... *leur*.” —“ Leur en donne-t-il...!” — La place des autres est libre : “Apporte-les-nous ; apporte-nous-les.” — Y'a la seconde place : “menez-nous-*y*” ; par euphonie, l'on dit “vas-*y* ; donnes-*y* tes soins ; cueilles-*y* des fleurs.”

—“ Parbleu ! Monsieur ; je vous comprends à demi-mot ; mais voyez-vous, pour un Israélite, c'est toujours le mien, et jamais le tien, qui est en cause. J'avance mes opinions comme miennes, surtout devant vous qui êtes Français, qui êtes des nôtres. On nous a dit autrefois à l'école : Aimer vos ennemis, ceux qui vous haïssent ; et ceux d'Israël, il faudrait à ce compte-là les aimer autant de fois qu'il nous prennent de milliards. Trompette de sureau ! celui-là est heureux qui est capable d'une telle tendresse envers Israël. Je préfère, moi, unir mon opinion à celle enregistrée par Drumont : ce sera, entendez bien, celle de mes opinions qui ne mourra qu'avec mon dernier souffle. Tout, ce semble, conspire contre eux, depuis vingt siècles : ces gens-là, ç'a vous écorcherait vif, pour avoir l'argent de votre peau. Sur ce, il faudrait aller vivre dans la lune. Taire leur usure, c'est mentir à la vérité ; à mon avis, les coupables, ce sont eux, en grande partie. C'est folie que de fermer les yeux aux événements. C'est eux qui possèdent les cables transatlantiques qui baignent là dans l'eau sous nos pieds ; c'est en prêtant de l'or aux princes qu'ils sont les amis des grands : est-ce à moi qu'il faut prouver le contraire ? Bernique ! Non, non ; tout cela n'annonce rien de bon pour mon pays et son avenir. Qui osera dire le contraire de Drumont ? Que dit-on partout ?... Les journaux sont à leur solde. Quoi de plus naturel que de vendre des mensonges en notre temps ?

c) L'emploi de *je* n'a pas lieu pour des verbes rapprochés “je l'ai lu et ne m'en lasse...” ; il est obligatoire, si l'on passe de la négation à l'affirmation “il n'est pas malaisé... et il vous paraîtra court.”

d) L'emploi comme complément amène la répétition devant chaque verbe “Je les vois, les méprisant, les exécrant...”

B. — **Possessifs.** — a) Le pronom poss. s'emploie d'une manière absolue, sans rapport à aucun nom : “c'est toujours *le mien*, et jamais *le tien*.” Ce singulier a un sens neutre.

b) Son emploi, au masc. plur. désigne des parents, des amis, compagnons... “vous Français qui êtes des *nôtres*” ; — au fém. plur., on a : “faire des *iennes* (folies habituelles).”

c) Son emploi, sans article, a le sens de “à moi, à toi...” : “mes opinions comme *miennes*.”

C. — **Démonstratifs.** — a) L'emploi de “celui, ceux, celle, celles” est suivi d'un complément déterminatif ou d'une proposition relative “villain métrier que *celui de médire*” ; “aimer *ceux qui* vous haïssent.” — Il représente un nom qui précède parfois : “*ceux* d'Israël.”

b) Séparé du relatif par quelques mots, *celui* devient celui-là : “*celui-là* est heureux *qui* est capable...” — “Celui” ne doit pas être déterminé par un adj. ni un participe : donc cette phrase est mauvaise : “unir mon opinion à *celle enregistrée* par Drumont ; il faut : *celle que Drumont*...”

“ Parbleu ! Monsieur, dites-moi, lequel a plus fait la lumière que Drumont sur toutes ces affaires de Panama, des banques, de trente-six autres encore ? Qui est-ce qui l'a contredit jusqu'à ce jour ? Personne, n'est-ce pas. Oh ! j'en sais qui ont essayé : qu'on dise en quoi ils ont réussi. En rien du tout.

— “ Monsieur, je vous remercie de votre peine : de quoi vous suis-je débiteur, pour m'avoir rajeuni de si belle façon ?

— “ Oh ! Parbleu, Monsieur, à bord le coiffeur naturellement demande un peu plus qu'au Hâvre ou à Paris, à qui surtout veut se montrer aimable... Il y a des gens qui en demanderaient plus.

— “ Tenez, Monsieur, voici une pièce de cinq francs ; rendez-en ce qui me revient.

— “ Parfaitement, Monsieur... Voilà qui va bien et qui me convient. . . . J'ai retenu ce qu'il me faut.

— “ Merci, Monsieur. — Si les dames qui sont à bord devenaient comme les hommes votre clientèle, vous auriez sans doute des rentes sur la ligne des paquebots ?

— “ Ah ! ah ! plaisant que vous êtes ! c'est une idée qui donnerait de quoi rire et vivre à la fois. Il n'est rien à quoi je suis plus disposé ; mais je leur montre ce dont je suis capable en fait de frisures : et de leurs chevelures descendent bien quelques pièces

Le complément de *celui* peut avoir un sens partitif, et *de* signifie “entre, parmi” : “celle de mes opinions.”

d) L'emploi de *ce* est neutre, en général ; mais il devient *il, elle*, si l'attribut est un nom d'être animé ; et *ce* s'élide devant *a, o* : “ *ce* sera celle de mes opinions ” ; “ *ce* (il) semble ” ; “ *c'a* vous... ” “ *sur ce*. ” — Il s'emploie comme sujet apparent du verbe être : “ *t*aire leur usure, *c'est* mentir ” ; il est explétif dans cet exemple. Il est indispensable, s'il est suivi d'un nom plur. ou d'un pron. pers. : “ les coupables, *ce* sont eux ” ; “ le coupable, *c'est* vous ” ; — s'il annonce le sujet logique, lequel est précédé des explétifs *que, de, que de* : “ *c'est* folie *de* ou *que de* fermer les yeux.”

Pour mettre en relief le sujet, on intercale dans la formule “ *c'est... qui,* ” “ *c'est... que* ” : “ *c'est* les Juifs qui possèdent... ” ; “ *c'est* vous que je demande, ” — et par interrogation “ *est-ce... qui... que ?* ” ; “ *est-ce à moi qu'il faut...* ”

Pour mettre en relief le complément indirect, on a le choix entre deux tournures “ *c'est à vous que...* ” ou “ *vous à qui* ” ; “ *c'est de lui que,* ” ou “ *lui dont...* ”

D.—**Interrogatifs.** — a) “ *Qui* ” signifie “ quelle personne, ” et s'emploie comme sujet, attribut, complément : “ *Qui* osera dire ? ” ; “ *de qui* parles-tu ? ”

b) “ *Que* ” signifie “ quelle chose, ” et s'emploie comme complément ou attribut : “ *que* dit-on ? ”

c) “ *Quoi* ” est la forme accentuée de *que*, et s'emploie comme sujet ou complément “ *quoi* de plus naturel ? ” ; après les prépositions : “ *de quoi* cela vous servira-t-il ? ” — Interjection : “ *Quoi !* quoi donc ! Eh quoi ! ”

d) “ *Lequel* ” se dit des personnes et des choses : “ *lequel* a plus fait la lumière ? ” ; “ *lequel* des chapeaux vous plat ? ”

blanches dans ma main. A l'heure où je vous parle, il m'en est venu deux douzaines des plus courageuses ; par malheur, cette vilaine mode d'aujourd'hui, qui leur enseigne à relever leur ceinture, sous le chapeau, en queue de renard, les dispense des soins de toilette, lesquelles me donneraient une chance : elles attendent ainsi le débarquement.

— "Mais, après tout, Monsieur, vous faites à bord de bonnes opérations financières ?

— "Quiconque, Monsieur, fait son possible, mérite qu'on l'encourage. Qui que l'on soit, on demande de la probité aux gens : quoi que l'on fasse, il faut être honnête homme : moi, Monsieur, j'ai peut-être eu le tort dans ma vie d'être trop honnête. Quels que soient les gages à bord, ils sont après tout fort modestes. Quelque bénéfice que procurent les passagers, on est heureux de l'avoir sous le pouce : lequel des deux aimeriez-vous être : un escroc ou un grugeur de pièces blanches ? Un artiste qui sait son métier n'a besoin d'être ni l'un ni l'autre. Vous voyez bien que je pense aussi librement que mon esprit conçoit la vérité : on n'est pas enfant à mon âge et l'on a un certain droit de s'en vanter sans nuire à personne. Oh ! quelques uns vous diront le contraire ; quand on est n'importe qui on affirme n'importe quoi : ce n'est pas de mon goût, à moi. J'admets bien que chacun de nous vive à sa

e) "Qui est-ce qui ?... que ?..." remplace *qui* et *que* : "qui est-ce qui l'a contredit ?"

f) L'interrogation est *indirecte*, quand "qui, que, quoi..." sont entre deux verbes : "j'en sais *qui* ont essayé"; "qu'on dise en quoi ils ont."

E. — **Relatifs.** — a) "Qui" s'emploie comme sujet pour les personnes et les choses : "il y a des gens qui"; avec une prépos., il se dit surtout des personnes : "à qui surtout veut se montrer"; et d'une manière absolue, sans l'antécédent "celui": "qui se montre aimable est aimé."

b) "Qui" s'emploie d'une manière absolue, pour les choses, sans l'antécédent *ce* : "voilà qui va bien."

c) "Que" s'emploie comme complément direct, réel ou apparent : "j'ai retenu ce qu'il me faut"; — comme attribut : "plaisant que vous êtes !"

d) "Quoi" s'emploie comme complém. indirect avec une préposition "qui donnerait de quoi rire"; "il n'est rien à quoi."

e) "Dont" s'emploie en tête des propositions, pour les personnes et les choses : "une idée dont il faut rire"; "montre ce dont je suis..."

f) "Où" (adv. de lieu) s'emploie pour *dans, lequel, auquel* — et peut être précédé de : *de, par, jusque*. "A l'heure où je vous parle."

g) "Lequel..." s'emploie souvent pour *qui, que*, pour éviter l'équivoque, ou mieux faire sentir le sens : "des soins de toilette, lesquels..."

h) "Quiconque" s'emploie souvent avec un pronom personnel complément du verbe : "quiconque fait son possible, mérite qu'on l'encourage."

façon, mais aucun ni personne ne m'empêchera d'être ce que je suis : un bon citoyen et un honnête homme. Y a-t-il rien de si beau ? Pas un qui le nier, j'en suis sûr.

— Nul n'est content de la fortune, ni de son esprit : l'un veut plus, l'autre voudrait tout : tous ces désirs se détruisent les uns les autres. Si j'ai peu, je me contente ; si beaucoup, content encore : l'un ou l'autre m'est indifférent... Que vous en semble, Monsieur ? faut-il pas qu'on meure, un jour ou l'autre, et qu'on tourne l'œil pour toujours !

— Fort bien dit ! Monsieur. Quand l'œil aura tourné, chacun verra la différence !... Pardonnez-moi, j'ai abusé de vos instants.

— Nullement, parbleu ! on aime à causer avec des gens qui vous comprennent, et ne me parlez pas de ces crasseux patauds de cuisinier qui remplissent leurs cerveaux des marinades de leurs casseroles... Au revoir et bon voyage, Monsieur !

Au revoir aussi, très chère sœur, prie bien et beaucoup pour ton tout affectionné frère

LOUIS.

i) "Qui que, quoi que" s'emploie—avec le subjonctif—comme attribut ou complément : "qui que l'on soit ; quoi que l'on fasse."

jj) "Quel que" s'emploie—avec le subj.—comme adjectif et en deux mots : "quels que soient les gages à bord."

k) "Quelque... qui ; ...que" avec un nom intercalé, s'emploie comme sujet ou complément "quelque bénéfice que..."

REMARQUE. — En général, le relatif doit tenir de très près à son antécédent "un artiste qui sait" ; et l'emploi des relatifs n'alourdit en rien le style.

**Indéfinis.**— a) "On" ou mieux "l'on" désigne une ou plusieurs personnes, est toujours sujet, se répète devant chaque verbe. "On n'est pas... et l'on a certain droit."

b) "Quelqu'un" s'emploie au masc. et au fém. sans ou avec un complément : "quelques-uns vous diront."

c) "Qui que ce soit, n'importe qui" sont des locutions pronominales indéfinies : "quand on est n'importe qui..."

d) "Chacun" s'emploie au masc. et au fém. sans ou avec complément de sens partitif ; il est inusité au pluriel : "chacun de nous."

e) "Aucun, personne, rien" signifient proprement "quelqu'un, quelque chose" ; par eux-mêmes ce sont des mots affirmatifs : "personne a-t-il osé le nier ?" ; "y a-t-il rien de si beau ?" ; — ils s'emploient le plus souvent avec la négation *ne*, qui leur donne leur valeur... : "qui ne risque rien n'a rien." — "Pas un" est synonyme de "aucun."

f) "Nul" est négatif par lui-même, et prend toutefois *ne* et *sans* : "nul n'est content."

g) "Autre" prend l'article : "celui des autres." — "L'un... l'autre" comprennent deux membres distincts ; ils se joignent, pour marquer la réciprocité ; "l'un et l'autre" signifie : "tous les deux" ; "ni l'un ni l'autre" : aucun des deux ; "l'un ou l'autre" : l'un des deux.

N.-B.—Le lecteur trouvera—dans la REVUE, 1900, p. 175—la division ou les espèces diverses de la narration, ainsi que **dix-sept** exemples ou sujets traités ; dans la REVUE, 1901, **treize** autres récits étudiés et développés.

## La Narration Badine.

**Remarque.**—Si le fait, objet du récit, est vrai, c'est l'**anecdote** ; s'il est imaginaire, c'est le **conte** ; s'il tient du merveilleux, c'est la **légende**. Au conte se rattachent aussi la **fable** et la **parabole**. Dans ces divers modes de narrer, le dessein principal est de plaire, d'édifier, de moraliser.

### I.—LE STATUAIRE ET LE MARBRE.

(Parabole.)

Un statuaire dégrossissait un bloc de marbre blanc, pour en faire une statue de divinité antique.

A chaque coup de ciseau qui enlevait la pièce, un gémissement articulé sortait avec une plainte douloureuse de ce bloc meurtri. Le sculpteur étonné s'arrête soudain ; et, s'adressant au marbre :

—“ De quoi te plains-tu ainsi ?

—“ Je gémis, dit le bloc, des coups que tu me portes et des blessures que tu m'infliges avec ton ciseau. Ne vois-tu pas que tu me mutiles sans pitié, et que mes débris jonchent la terre sous ta main ?

—“ Insensé ! répliqua le statuaire ; ce sont ces coups qui te donnent la forme, qui te dégagent de la pierre, qui vont te faire admirer de la postérité. Tu n'étais qu'un bloc, tu deviens statue. Ne saurais-tu ni souffrir, ni te taire en vue d'une si honorable transformation ?

\* \* \*

Un professeur dégrossit l'âme de ses élèves, pour en faire un homme, un chrétien, un élu de la cité céleste. Tour à tour il use de son autorité et de sa fermerté, de sa bonté et de sa science, de sa prudence et de sa délicatesse, de son inlassable persévérance à l'égard de tous et de chacun.

A chaque reproche que provoque la légèreté et l'indolence, la dissipation et l'oubli du devoir, B... S... L... T... laissent entendre

l'écho, comprimé sur les lèvres, expressif dans le regard, d'un gémissement ou d'une plainte douloureuse. Le professeur étonné s'arrête parfois ; et, s'adressant à l'intéressé, reconnu coupable :

—“ De quoi donc, mon ami, osez-vous vous plaindre ?

—“ Je gémis, semble dire en soi la victime, des coups que vous me portez et des blessures que vous m'infligez sans merci Non ; ils sont mérité, mais comme ils m'humilient et me font souffrir !

—“ Insensé ! pourrait répliquer le maître ; ce sont ces coups qui vous donnent le mérite et la valeur, qui vous dégagent de la paresse et de l'ignorance, qui un jour vous apporteront la science, l'argent, l'honneur, la gloire temporelle et éternelle. Vous n'êtes qu'un bloc informe, vous deviendrez une œuvre d'art et de grandeur. Ne voudriez-vous rien souffrir en vue d'acquérir une noblesse qui honore et bénéficier d'une transformation qui fera de vous un homme et un savant ?

---

## II.—JUPITER ET LE CHEVAL.

(Fable.)

Un jour, le cheval, mécontent des avantages qu'il avait reçus de la nature, se plaignit à Jupiter.

Il lui demanda des jambes plus hautes, un cou plus long, un poitrail plus large, une selle plus commode pour porter son cavalier.

D'un signe, Jupiter tira immédiatement de la poussière le chameau, afin que le cheval pût voir dans cette nouvelle créature tout l'objet de ses regrets et de ses désirs.

A cette vue, le coursier tressaillit d'horreur et pria Jupiter de lui pardonner son vœu téméraire.

Jupiter, avec un sourire, y consentit... Mais, depuis ce jour, le cheval n'a pu regarder le chameau sans frissonner.

\* \* \*

Nul n'est content de son sort : cette fable confond la vanité de plusieurs qui aspirent à plus et à mieux : le *plus* accourt au galop et en croupe ; mais le *mieux* s'est enfui ou ne vient nullement poindre à l'horizon fascinateur : la confusion et le dépit sont le châtiment de la vanité.



### III.—NOTRE-DAME DU PASSANT.

(Légende.)

**Plan.**—Dans un canton de la Suisse, l'on arrive à un défilé, serpentant au milieu de rochers éboulés sur les flancs d'une montagne. En haut des blocs énormes, en bas des précipices.

A l'entrée du sentier s'élève—dans un oratoire—la statue de *N.-D. du Passant*.

Ce lieu s'appelait autrefois le *Couloir du Diable*. Les passants périssaient victimes des éboulements, du vertige, de la foudre. Pour chasser le démon, l'on bâtit une chapelle, on y mit une statue, puis on traça une route. Durant ce travail, Marie retint les rochers par des fils de la Vierge : depuis, la route est sûre... Réflexion morale.

Dans un recoin ignoré d'Unterwald, sur le bord d'un sentier qui, comme un long serpent, ondule entre les fragments éboulés dont le flanc de la montagne est couvert, au point le plus étroit du passage, là où le voyageur, contemplant à ses pieds de plus profonds précipices et sur sa tête des blocs plus effrayants, s'avance entre deux menaces de mort, s'élève un petit oratoire ouvert, orné de peintures naïves représentant la sainte Vierge Marie. Cette douce image, ainsi placée loin de toute habitation et de tout secours, dans un lieu plein de terreurs et de dangers, a reçu le nom de *Notre-Dame du Passant*.

La tradition rapporte qu'autrefois—mais il y a bien longtemps—ce lieu sinistre s'appelait *Couloir du Diable*. Les démons y faisaient sentinelle, et tout ce qui passait, voyageur, chasseur, berger, leur appartenait.

Tantôt l'affreux vertige poussait les malheureux dans les abîmes, au milieu desquels les sapins hauts de cent pieds paraissaient des brins d'herbe sur le bord d'abîmes plus profonds, et les vautours mêmes n'osaient les y aller chercher ; tantôt c'était la foudre qui les traversait comme une épée de feu ; tantôt le cri d'une cigale, l'aile d'un oiseau, le travail d'une fourmi, provoquait la chute d'un quartier de roche ; et sous ces blocs énormes, les passants restaient ensevelis comme sous la pierre d'un tombeau. Bref, le chemin était maudit.

Après avoir bien cherché les moyens de le rendre plus sûr, l'on imagine d'y bâtir une chapelle et d'y mettre une image sainte, afin que personne n'oublât, quels que fussent la frayeur ou le péril, d'invoquer le nom du bon Dieu et de faire le signe de la croix.

Mais où trouver des ouvriers assez hardis pour travailler là ? Il s'en présenta cependant plusieurs, qui s'y rendirent après avoir entendu la messe. Et la sainte Mère de Jésus, pour

prouver à ces hommes pieux sa puissance et sa faveur, tant que dura leur travail, retint les rochers suspendus et chancelants par les fils de la Vierge, accrochés aux brins d'herbe et aux branches des buissons.

Depuis ce temps, le passage est sûr : nul accident ni le jour ni la nuit ! Notre-Dame est si bonne qu'elle protège et préserve tous les passants, même ceux qui ne la voient pas ou qui ne veulent point l'honorer.

Notre-Dame du Passant ! la vie entière est ce chemin redoutable où nous côtoyons les abîmes du péché, sous les vengeances toujours prêtes du Seigneur. Ne nous abandonnez pas sans secours et sans lumière !

L. VEUILLOT.

#### IV.—LE MOINE DORMEUR.

(Anecdote.)

**Matière.**—Un moine, bon religieux du reste, ne pouvait s'éveiller à temps pour se rendre à l'office de nuit : il résolut de vaincre son penchant au sommeil.

Il fabriqua d'abord une horloge... puis un serpent... enfin une planche à bascule. Pendant quelques mois il s'éveillait par ces moyens ; mais bientôt la nature fut la plus forte.

Il songeait à fabriquer de nouvelles machines, lorsqu'il s'endormit pour toujours, s'éveillant dans... le ciel !

Il y a quelque temps, vivait au monastère de la Part-Dieu un Père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures pour aller chanter matines.

Or la nature, qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notion aucune des mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveil-matin, un rude carillon qui fut insuffisant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure marquée, tout cela faisait tapage : pendant quelques nuits, les choses allèrent bien. Mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait... et le moine ronflait.

Un autre se serait découragé. Le Père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent, qui, placé sous sa tête, venait toujours, à onze heures, lui siffler dans l'oreille : " Il est temps, levez-vous ! " Le serpent fut donc plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre supplémentaire. C'était merveille, et le bon Chartreux ne manquait jamais de se réveiller.

Hélas ! au milieu de sa joie, il fit une découverte. Il ne s'était cru que dormeur, il se reconnut paresseux.

Tout éveillé qu'il était, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant son œil et jouant à dormir.

Cela demandait prompt réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se trouvait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre : il fallait reprendre ses droits.

Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent. Plus d'une fois, le pauvre Père se rendit au cœur tout boiteux et meurtri.

Eh bien ! le croirait-on ? Soit que le serpent eût perdu son fausset, que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur ; soit que ses jambes fussent endurcies ou qu'il eût prit la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention, — et, tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une forte corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

Il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets *somnicides* il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours. Endormir, oh non ! le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte, et, malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne :

— Ah ! s'écria-t-il, je m'éveille enfin !... Ce fut son dernier mot.

L. VEUILLOT.

\* \* \*

REM.—Il est facile d'imaginer des sujets analogues comme essais de narrations à donner aux plus jeunes élèves : on peut consulter, si l'on veut : GASQUY : *La Narration* ; MORIGNY : *Recueil de compositions* (Livre du Maître)..

## La Narration Poétique.

N. B. — C'est un récit où le narrateur se propose de donner au lecteur le plaisir esthétique, en lui communiquant la vision d'un événement *plus ou moins imaginaire*, et en lui faisant ressentir l'impression qu'elle a faite sur lui : la description s'y mêle.

I.—La grande revue navale du jubilé de la reine.

26 juin 1897.

La mer, pâle et soumise, s'éveille pour le grand jour. Les Anglais l'on voulue belle, propice à la claire vision de leur puissance qu'ils entendent donner au monde. La mer obéit à cette "volonté" faite peuple, l'Angleterre.

Le brouillard du matin se dissipe, l'horizon s'étend : sur leurs eaux comme sur leurs cœurs se lève et se déchire, pour quelques heures, ce voile humide, ce je ne sais quoi d'opaque et de flegmatique qui accable d'habitude leurs terres et leurs âmes embrumées. Il fera clair aujourd'hui dans l'air et dans les âmes d'Angleterre.

Entre la côte basse de Portsmouth et les gracieuses collines de l'île de Wight, la nappe du Solent se déroule, miroir limpide où ils vont contempler et montrer à tous l'image de leur force, de leur juste orgueil. Tout les sert : les milliers de mâts pavaisés qui emplissent le ciel appellent le soleil ; le doux et blême soleil apparaît, il sourit à ces hommes qui célèbrent la fête de leur énergie.

Quels mots peindraient ces avenues de vaisseaux dont l'œil ne voit pas la fin ? Comment rendre l'immensité, la solidité de cette forêt de pilotis sur laquelle reposent la grandeur et la fortune de l'Angleterre ? L'*Invincible Armada* paraîtrait sans doute un jouet d'enfant, à côté de ces quatre-vingt-douze colosses, rangés sur les trois longues lignes, immobiles sur leurs lourdes cuirasses, couverts par un rideau de soixante-treize avisos ou torpilleurs. Derrière eux, la file des navires de guerre étrangers, qui semble une délégation de tributaires.

Sur tout le reste du détroit, jusqu'au rivage de l'île de Wight, partout où une vague libre peut porter une planche, les centaines de bâtiments de tout modèle, tout ce qui flotte sur les eaux anglaises pour les plaisirs de ce peuple : paquebots géants des

grandes Compagnies, yachts de plaisance, barques de pêche et canots minuscules, chacun prend sa place avec promptitude et décision.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette masse mouvante, c'est l'ordre, l'aisance tranquille et silencieuse avec laquelle ces bateaux chargés de monde évoluent, s'insinuent entre les lignes, se croisent, s'évitent. Une erreur de manœuvre serait fatale ; il n'y en a pas, l'énorme Cunard et le petit cutter à voiles circulent avec la même confiance, — comme les passants affairés dans la rue grouillante de Londres : la mer est leur *home*, la chambre accoutumée où l'on marcherait les yeux fermés, la matière obéissante qu'ils manient à leur guise, avec une lente agilité.

Un sentiment commun anime tous ces hommes, on le devine chez le plus obtus des spectateurs. Par delà les lignes visibles que notre regard embrasse, cet Anglais aperçoit leurs prolongements invisibles, la chaîne forgée d'anneaux semblables qui enserre le globe. Car ces vaisseaux nombreux ne sont que les enfants demeurés au foyer. De leurs frères disséminés sur les Océans, pas un n'a bougé ; aujourd'hui comme hier, ils veillent à leurs postes d'Asie, d'Afrique, d'Océanie, bons chiens de garde de l'Angleterre, prêts à mordre toutes les côtes sur un ordre de la métropole. Cet ordre, la pensée anglaise peut la transmettre instantanément partout ; elle court au fond des mers sur des câbles anglais. Sous et sur l'océan, les deux réseaux de fer, celui qui ordonne, celui qui agit, sont bien rivés autour de la planète ; le monde est bien pris dans le double filet du pêcheur saxon : un monde, un empire en comparaison duquel l'empire romain n'était qu'un petit Etat . . .

\* \* \*

Deux heures ! Le *Victoria and Albert* sort des passes de Portsmouth ; il entre dans les lignes. Les milliers de canons tonnent à la fois ; lui aussi, ce grondement va courir sur les mers, repercuté à tous les échos du globe par les frères lointains de tout à l'heure, par les bons chiens de garde qui prolongeront la menace de ces aboiements, si joyeux aujourd'hui.

Le yacht royal se rapproche ; sur le pont, on distingue l'héritier présomptif de tant de couronnes. Il remplace sa mère, retenue par l'âge, par l'accablement de l'apothéose. Nul n'a discuté cette mère, nul ne discutera son fils ; que ce prince soit ce qu'il voudra, ce qu'il pourra être : pour tous, il est le gardien du passé, le garant de l'avenir. A ses côtés, tous les princes d'Europe ses

alliés : des princes d'Asie et d'Afrique, ses vassaux ou fort approchant.

Ce qui frappe le plus à bord du yacht, c'est l'officier de marine en grand uniforme, debout à l'avant, à l'extrémité de l'étrave : les bras au corps, fixe, immobile sur la mince arête, l'éclaireur de la route royale, paraît, de loin, porté sur le vide ; et l'on dirait une figure symbolique, sculptée à l'avant du vaisseau comme celles d'autrefois, la figure du marin qui éclaire sur les flots la route de l'Angleterre.

Derrière le *Victoria and Albert*, un steamer colossal avance lentement, avec gravité, il porte les Lords spirituels et temporels, les mainteneurs héréditaires de l'édifice dont les assises plongent si profondément dans le passé.

Sur un autre bâtiment de même taille, les membres des Communes, l'élément plus vivant et plus mobile de cette harmonieuse construction, les défenseurs du droit populaire qui gardent dans la plus solide hiérarchie la plus large liberté individuelle que les hommes aient jamais conquise.

Les représentants des puissances européennes et exotiques ferment le cortège triomphal.

\* \*

Le prince de Galles a passé la revue des forces dont il disposera un jour. Il vient mouiller sur la ligne des étrangers, il reçoit la visite de leurs amiraux...

Sur les interminables files de vaisseaux anglais, la nuit tombe. Les éléments reprennent un instant leurs droits : un orage crève, les mâts, à perte de vue, jusqu'aux fonds obscurs de l'horizon que fouillent les pincesaux des projecteurs électriques.

Le ciel se rassérène, la vision reparait, flamboyante maintenant dans les ténèbres. N'attendez pas qu'on dise, personne ne dira cette féerie : l'immense flotte en feu surgissant sur un fond du Piranèse, le dessin lumineux et précis des coques, des agrès, des mâts, à perte de vue, jusqu'aux fonds obscurs de l'horizon que fouillent les pincesaux des projecteurs électriques.

De nouveau, les éclairs et le grondement des canons déchirent la nuit : un bruit à réveiller joyeusement tous les morts qui ont préparé, depuis longtemps, ce triomphe de leurs fils ; tous, les illustres couchés sous les dalles de Westminster, et les ignorés qui jonchent le lit des mers ; tous ceux qui ont créé, perfectionné ces engins, et ceux d'avant qui tendaient les voiles, et les lointains ancêtres qui peinaient sur les rames...

De la foule entassée sur ces bateaux, un hourra incessant monte jusqu'à l'aube, scandant les graves mesures de l'hymne national. Cette foule s'acclame elle-même. Tout le jour, elle s'est enivrée de la mer, de sa mer, de sa gloire sur cette mer...

(*Le Rappel des ombres.*)

M. de VOGÛÉ.

## II.—LA CROIX DU PÊCHEUR.

(*Pour être dit.*)

Sous la brise légère et sous le flot berceur,  
La barque du pêcheur endormie au mouillage  
Au fin bout de son mât balance avec douceur  
Une croix tressée en feuillage.

Quand l'Eglise à genoux fait entendre sa voix,  
Quand le bonheur sourit dans la famille en tête,  
Un drapeau déployé sous le feuillage en croix,  
Du mât vient couronner la tête.

Quand la barque orpheline a perdu le marin  
Sous le glas qui gémit quand son deuil se célèbre.  
Le drapeau, mis en berne au pied du mât chagrin,  
Descend comme un voile funèbre.

Mais, que sourire ou pleur monte du cœur à Dieu,  
Que l'enfant vienne au monde ou que le vieillard meure,  
Toujours, entre la mer immense ou le ciel bleu,  
Toujours en haut, la croix demeure.

\* \* \*

Or, la barque est partie au large, un beau matin :  
Chaque lame en passant fait reculer la terre  
Et le brouillard efface à l'horizon lointain  
La croix du vieux clocher de pierre.

Mais le canot léger, ballotté par le vent,  
Perdu loin du rivage sur les eaux profondes,  
Porte son mât béni comme un clocher mouvant  
Dont la croix marche sur les ondes.

\*  
\*  
\*

Cependant un orage accourt en frémissant,  
 Qui laboure les flots déchaînés et livides,  
 Et le grand mât, vaincu, se courbe gémissant  
 Jusqu'au fond des sillons liquides.

Non ! ... le frêle bateau se redresse et bondit :  
 Sur la vague en fureur et sous le vent qui rage  
 Le mât triomphe encore et la croix resplendit,  
 Sereine au milieu de l'orage ...

Mais, dans la nuit, soudain, broyé sur un écueil,  
 Le bateau, sous la mer, en tournoyant, s'abîme ;  
 Et son flanc déchiré qui n'est plus qu'un cercueil  
 Disparaît au fond de l'abîme !

\*  
\*  
\*

L'infortuné pêcheur, entraîné sous les flots,  
 Ne dormira jamais dans l'humble cimetière,  
 Où la croix veille encor sur les vieux matelots,  
 A l'ombre du clocher de pierre.

Mais quand l'azur, enfin, dans le ciel eût souri,  
 Un marin vit la croix de feuillage tressée  
 Qui, sur le flot tranquille où l'homme avait péri,  
 Flottait doucement balancée.

La croix, dont le pêcheur avait fait son drapeau,  
 Qui protégeait sa course au réveil de l'aurore  
 Et sur le jour tombant, ramenait son bateau  
 Sur son tombeau veillait encore ...

F. VEUILLOT.

*Trouville, 8 septembre 1901.*


---

### III.—POUR CELLE QUI PRIAIT.

N. B.—Le lecteur a dû remarquer la pureté et la délicatesse du langage de M. de Vogüé : pas un seul mot bas, trivial, répugnant, à la façon de tant de romanciers contemporains ; c'est du goût classique très pur.

Il en est de même des écrits de M. F. Coppée. Voyez comme il *raconte un fait* très simple et très commun, la prière d'une ouvrière à l'église : lisez attentivement et analysez.



Ce dimanche-là, je priai—de mon mieux—à l'église, lorsque je remarquai, à quelques pas de moi, une femme agenouillée.

Les coudes au dossier de la chaise, le menton sur les mains jointes et crispées, elle se tenait dans l'attitude antique et traditionnelle de l'adoration, et son profil était aussi immobile que s'il eût été peint sur un panneau ou cerné par le plomb d'un vitrail. Pas toute jeune, — trente ans et plus —, sans beauté ; mais quelle douceur et quelle pureté dans ce maigre visage ! c'était une de ces ouvrières de Paris qui ont tant de goût et mettent un peu d'art dans la plus simple toilette. Ses gants étaient frais, sa robe de toile lui allait bien, les rubans du chapeau étaient gentiment chiffonnés : aucune coquetterie cependant. L'élégance instinctive de ma voisine—d'ailleurs obtenue à si peu de frais—s'atténuait encore de modestie et de parfaite décence. On devinait que la pauvre jeune fille s'était habillée de son mieux, seulement par politesse pour le bon Dieu, parce que c'était dimanche et qu'elle allait à la messe.

Elle priait. Avec quelle ardeur ! Elle ne faisait aucun mouvement ; mais sa tête légèrement rejetée en arrière, son regard fixé sur l'autel, ses lèvres entr'ouvertes comme pour livrer passage au pieux effluve qui s'échappait de son cœur, tout en elle exprimait l'élan de l'âme vers les horizons infinis.

Que demandait-elle à Dieu ? Le pain quotidien, tout au plus, j'en suis sûr. Car elle n'implorait pas ; elle adorait, simplement. Et sa muette oraison était désintéressée, comme tout ce qu'inspire le véritable amour.

Pourtant elle était pauvre, bien sûr, car je ne lui voyais aucun bijou, et, probablement aussi, très solitaire dans la vie, puisqu'elle venait seule à l'église. Une vieille fille certainement. Je l'imaginai tirant l'aiguille, toute la journée, dans quelque chambre haute, devant un triste horizon de toits et de cheminées. Une existence comparable à un cadran solaire dans un pays de brumes ; à peine quelques heures sereines. Le passé plein de deuils, comme pour nous tous, le présent terne et médiocre, et la certitude d'un monotone avenir. Ce devait être un événement pour elle que de renouveler sa branche de buis béni, le jour des Rameaux.

Comme elle priait ! Et comme elle était heureuse de prier ! Je ne pouvais détourner mes regards de ce mince et délicat profil, qu'immobilisait, que pétrifiait, en quelque sorte, le ravissement mystique, ni de cette bouche entr'ouverte par le faible et délicieux sourire de l'extase.

Comme elle priait ! Non, elle ne demandait rien. Sa vie de misère et de travail, elle l'avait depuis longtemps acceptée, et avec une entière résignation. Non, non ! Rien en ce monde ! Mais, avec la confiance sublime et l'admirable espoir des cœurs simples, elle était sûre d'une vie meilleure, d'un bonheur éternel, et elle en jouissait même déjà, tandis qu'elle laissait son âme s'exhaler et se répandre dans les harmonies et les parfums, avec la poignante musique de l'orgue et l'enivrante fumée des encensoirs.

Foi des humbles ! Dernier trésor de consolations pour la pitoyable humanité ! Combien ceux qui te combattent et te détruisent sont malfaisants et coupables, et combien je le fus moi-même, qui me reproche plus d'une page dictée par l'ironie et par l'orgueil !

Je m'efforce désormais de retrouver la candeur de mon enfance et de t'imiter, pauvre fille du peuple qui priais avec tant d'ardeur dans l'église à demi déserte, naïve chrétienne, ô ma sœur, qui m'as fait envie et qui m'as donné l'exemple.

F. COPPÉE.

25 novembre 1897.

#### IV. — En route pour le Saguenay.

(*Devoir à une élève.*)

Vapeur "CAROLINA," lundi 14 août.

Nous sommes à bord du vapeur "Carolina," en route pour le Saguenay. Hier nous quittions Montréal à huit heures du soir, après avoir échangé mille *au revoir* avec plusieurs membres de notre famille, réunis pour nous saluer. Lorsque la distance ne nous permit plus de l'apercevoir, nos yeux se tournaient vers la statue de N.-D. de Bon-Secours protégeant et bénissant sa cité chérie. Je la salue, au fond de mon cœur, par les paroles de l'*Ave Maris stella*, la priant de nous guider durant notre voyage.

La soirée aurait été monotone si le firmament ne nous eût offert le ravissant spectacle de ses myriades d'étoiles à l'éclat si pur et si radieux. Il m'en coûtait d'entrer, lorsque le moment de prendre notre repos arriva, tant j'aimais à respirer l'air frais et embaumé, à contempler "l'envers des cieux," en songeant à la beauté que doit avoir le ciel des cieux, patrie de l'âme chrétienne.

7 heures du matin. — Cette nuit nous avons franchi la distance de Montréal à Québec, et, à notre réveil, nous contempions, par

un temps magnifique, la vieille cité qui nous apparaît majestueuse et belle avec ses fortifications et ses édifices, dont un attire notre attention : c'est l'hôtel du *Pacifique Canadien*, bâti depuis peu et dont la pierre rouge tranche agréablement avec le ton gris des constructions environnantes.

J'aime singulièrement les abords de Québec ; le paysage en est si plein de grandeur : ce beau fleuve, ailleurs si majestueux, semble se faire ici humble et étroit : ces côtes élevées que domine souvent une église ; l'aspect sévère des murs de la citadelle au milieu du charme des campagnes environnantes, tout cela, joint aux souvenirs historiques qui se rattachent à cette ancienne cité, respire un doux parfum de poésie. Notre unique visite a été pour le sanctuaire de N.-D. des Victoires, où je ne manque jamais de venir prier chaque fois que je descends à Québec. Il fait si bon visiter sa mère, pour déposer à ses pieds un filial hommage, une tendre protestation d'attachement et de reconnaissance.

—Je reprends mon cahier à cinq heures du soir, après une délicieuse journée passée sur l'avant du bateau, où les yeux sont sans cesse charmés par un panorama grandiose. D'abord, l'île

1. Le **fond** de ce récit de voyage est simple, naturel, sans prétention ; il se déroule dans l'ordre chronologique, qui est le *plan* suivi dans les quinze grandes pages dont il se compose.

Cette simplicité et ce naturel confinent à la sécheresse, à la disette d'idées, au manque d'observation, de réflexion, de pénétration, de contraste, de rapprochement, de variété. D'où, absence d'intérêt, de personnalité, d'émotion, d'art et surtout de profondeur : l'esprit de Mademoiselle effleure personnes et choses, touchant de l'aile la surface avec une persistance qui engendre la monotonie et un peu l'ennui. Elle n'ose sortir de la banalité, et la première intelligence venue saura lui en disputer le prix avec des chances de succès.

C'est un grave défaut : on vous demande du neuf, brodé sur du vieux ; pardon ! il n'est rien de suranné dans les spectacles et les harmonies de la nature ; le neuf, c'est la façon personnelle de voir, d'examiner, d'exprimer surtout. Si l'espace ne nous faisait défaut, nous donnerions un essai de correction de ces pages :

“ L'heure du départ sonne, et le vapeur “*Carolina*” lance aux échos le signal d'adieu. Cette voix grave éveille d'instinct au fond du cœur les émotions endormies, qui s'épanchent en sourires, en regards sympathiques, en propos sincères, en mille expressions de *au revoir ! adieu ! à bientôt !* . . . Le vapeur s'ébranle, glisse sans secousse sur l'onde dormante et moelleuse, et la chaîne d'or qui unit les âmes des parents, des amis qui restent immobiles sur le quai aux âmes que le flot mobile emporte, semble s'étendre, s'allonger à plaisir, en refusant de se rompre ; l'absence et l'éloignement, en séparant les corps, resserrent les nœuds de l'amitié et de la piété filiale ; fugitive image de la vie entière !

d'Orléans avec ses riches paroisses parmi lesquelles on remarque Saint-Laurent, Saint-Jean, Saint-François. Ici, nous apercevons un modeste cimetière tout près d'une église. Que cette vue est douce et consolante ! Tandis que les âmes de ces fidèles défunts jouissent du repos éternel dans le sein de Dieu, leurs dépouilles mortelles sont placées sous l'égide bienfaisante de l'Hôte divin de nos tabernacles en attendant la résurrection glorieuse.

Mais voici que le tableau change, et bientôt l'île d'Orléans avec sa fraîcheur disparaît à nos regards. Sainte-Anne de Beaupré se montre dans le lointain ; nous pouvons distinguer la basilique vénérable, où l'auguste Mère de Marie se plaît à répandre tant de faveurs. Je salue, au fond de mon cœur, l'illustre aïeule de Jésus. Puisse la patronne des voyageurs nous bénir !

Puis c'est le Cap Tourmente qui apparaît dans sa sauvage grandeur : une humble chapelle, précédée d'une croix, couronne son sommet. La solitude qui environne cet oratoire, l'élévation où il est situé semble inviter l'âme à venir s'y reposer pour jouir du calme profond et de la paix céleste qui est le partage des âmes détachées de la terre. Il fait si bon prier et vivre où n'arrivent jamais les vains bruits du monde, où l'on est plus près du ciel, plus attentif à la voix du Seigneur.

---

“ Dix minutes écoulées : tout s'efface à distance sur la rive, et l'on se sent livré à la merci du courant et à la science du gouvernail. Le soleil, descendu à l'horizon des vapeurs qui flottent au-dessus du lac Saint-Louis, reflète son long crépuscule d'été ; comme sur un immense cadran solaire, l'œil aperçoit huit heures dans l'occident illuminé. L'atmosphère est pure, la brise molle, le flot tranquille, l'étoile d'orient sereine et scintillante.

“ Mes yeux restent attachés sur la ville, où je viens de laisser mon cœur qui n'emporte que son espérance du retour. J'aperçois les clochers, les dômes des couvents, l'image de N.-D. de Bon-Secours qui se dessine sur un fond d'azur, symbole parlant de la protection qui veille et de la bonté qui ne se lasse jamais de bénir. *Salut Etoile de la mer*, guide notre course et ramène-nous au port !... ”

2. La **forme** n'a guère que le mérite de la correction grammaticale ; c'est quelque chose, mais c'est peu, trop peu. Vous écrivez avec des expressions toutes faites, fades, sans relief, sans variété... C'est le style *Télémaque*, fané et sans sève : ce style est hors de mode, parce qu'il est banal, moisi, à la portée de tous. Il faut absolument rajeunir — voyez plus haut M de Vogüé — des alliances de mots comme celles-ci : “ délicieuse statue, cité chérie, ravissant spectacle, éclat pur et radieux, air frais et embaumé... délicieuse journée, égide bienfaisante, etc., etc.”

Il faut absolument élaguer votre style de tours inutiles comme ceux-ci : “ constructions *environnantes* ; côtes *élevées* ; campagnes *environnantes* ; visiter sa mère *pour déposer* à ses pieds ; repos *éternel* dans le sein de Dieu ; nos yeux, nos regards, nous apercevons etc., etc.”

Murray Bay et la Rivière du Loup sont les ports où nous arrêtons ensuite ; ce dernier poste est d'un aspect très agréable, les hôtels sont vastes, de joyeux partis viennent rencontrer leurs parents ou connaissances qui sont à bord.

Cacouna que nous voyons est une très jolie campagne ; sa large baie, l'air salin que l'on respire, la grandeur du paysage qui l'entoure contribuent à en faire un séjour à la fois charmant et salubre.

Bientôt, nous serons à Tadoussac, à l'entrée du majestueux Saguenay que je brûle de voir.

X.X.X.

N° IV.

## La Narration mixte ou Amplification.

N. B.—Elle consiste à ajouter aux événements réels des détails, des circonstances, des réflexions, des tableaux imaginaires, mais vraisemblables et intéressants. On voit que cette *espèce* confine à la précédente et se confond souvent avec elle

### I.—LE TRAVAIL DES JEUNES FILLES.

Puisque nous sommes à Séville, en Espagne, vous demanderez peut-être : " Et la manufacture de tabac ? "

Hélas ! je l'ai visitée, et je connais peu de spectacles qui m'aient laissé au cœur un sentiment plus triste. Savez-vous ce qu'ils font, les guides, en conseillant aux étrangers, qui suivent tous leur conseil, de visiter cette manufacture ? Ils commettent, à mon avis, un acte cruel : ils offensent une misère humaine (On voit là des *réflexions* de l'auteur).

---

Il faut absolument faire usage de termes propres et vrais ; ceux-ci ne le sont point : " chapelle, *précédée* d'une croix ; joyeux *partis* . . ." : il fallait souligner ce dernier mot, qui est un anglicisme— Et les inversions ? . . . et les appositions ? . . . et les images ? . . . Rien de ces figures de l'art d'écrire ?

Bref, Mademoiselle n'a pas lu et devra lire quelques bons auteurs, par exemple : Coppée, Vogüé, R. Bazin, de Beauregard, L. Veuillot. C'est la sérieuse, attentive, renouvelée étude d'un ou deux ouvrages qui vous diront plus que tous nos conseils. Du reste, la REVUE elle-même vous sera de quel secours. Rapprochez votre récit de voyage de *Terre d'Espagne* de R. Bazin, et vous toucherez du doigt le bien fondé de nos observations.

Voyez-vous cet immense palais délabré ? Un ange de pierre, la trompette à la bouche, est debout au-dessus de l'une des portes d'entrée. La légende prétend qu'on entendra la trompette, le jour où la jeune fille passera sous la voute pour se rendre à l'atelier.

Vous montez au premier étage ; vous pénétrez, conduit par des contremaîtres dont l'unique fonction paraît être d'introduire les curieux, dans une première salle où sont réunies plusieurs centaines de femmes de tout âge, surtout des jeunes, assises devant des tables où elles roulent des cigarettes et rognent des enveloppes de cigares. L'atmosphère est horrible, le sol jonché de débris de tabac. Des vêtements, des châles pendent, en tas multicolores, à tous les angles de la pièce. Et les visages sont pâles, tirés, empoisonnés par l'air vicié.

À côté de plus d'une de ces tables, il y a un berceau où dort un enfant au maillot : pauvres mères, elles ont dû emmener leur enfant. Quelques-unes sont hardies. La plupart ont le regard triste et mauvais de celles qui souffrent et voudraient souffrir sans être l'objet de cette curiosité, insultante par elle-même, lors même qu'elle ne l'est point pour une autre raison.

Et vous ne sortirez de cette salle que pour en voir une seconde toute pareille, où d'autres filles et d'autres femmes, jusqu'à quatre mille parfois, gagnent péniblement, en usant leur jeunesse, quelques sous pour acheter leur pain et pour faire un peu de toilette. Car ici, je trouve une note gaie, la seule que puisse donner cette affreuse caserne ouvrière : vous saurez que toute cigarière qui n'a pas dépassé la trentaine se fait coiffer pour deux sous, dans la manufacture même, par une coiffeuse attirée, et achète chaque jour, si pauvre qu'elle soit, un brin de jasmin, un œillet, une rose, à l'une des marchandes qui traversent les ateliers.

J'en ai dit assez pour faire entendre que le charme de Séville est moins dans ses monuments que dans les détails de la vie populaire, moins dans l'aspect de ses rues que dans la physionomie de ses habitants, dans la douceur de son climat et la beauté de ses campagnes.

R. BAZIN.

\* \* \*

**Remarque.** — L'espace nous manque pour d'autres citations. L'on trouvera des modèles d'amplifications dans la *Bonne Souffrance* de M. Coppée : "Cloches et lilas" ; "Le Fleuve" ; "Au-dessus du nuage" etc.

## La Narration Historique.

N. B.—Elle exprime la vérité des faits, la vérité recherchée et exposée pour elle-même avec des vues impartiales et morales.

Nous renvoyons aux volumes de "Morceaux choisis," où l'on trouvera abondance d'exemples et de modèles. Citons : Saint-Simon : "Mort du grand Dauphin"; Xav. de Maistre : "La Tentation du Lépreux"; Ph. de Ségur : "Incendie de Moscou"; Thiers : "Waterloo"; Fr. Coppée : "L'épave."

## La Narration Oratoire.

N. B.—Elle a pour but de prouver un fait ou une vérité qui s'y rattache ; sans altérer les circonstances du fait, elle a soin de les présenter sous l'aspect favorable du dessin que l'on veut atteindre.

### I.—LE COURONNEMENT D'ÉPINES.

**Remarque.**—L'*Évangile* et les *Actes des Martyrs* sont une mine féconde des plus beaux essais littéraires, où la verve, l'imagination vraie et la sensibilité noble des élèves se manifesteront à merveille.

Après le mystère de la Flagellation ignominieuse, les soldats romains conduisent leur victime dans la cour intérieure du palais de Pilate.

En attendant l'heure de la sentence et de la condamnation à mort, la soldatesque se fait un jeu du plus barbare des outrages : et ils songent à tourner en dérision la qualité de roi que le Christ vient de revendiquer au tribunal de leur maître.

\* \* \*

Voici le *fait* dans l'ensemble de ses détails révoltants : c'est une basse moquerie et une parodie atroce de la royauté divine de la Victime auguste.

A cet homme vulgaire, mis par la voix de tout un peuple vaincu au rang et au-dessous des scélérats, il faut donc un *manteau de pourpre*, l'insigne des empereurs et des chefs d'armée qui semblent l'avoir trempée dans le sang même de tant, de toutes les nations asservies. Sans pitié et avec barbarie, les soldats arrachent au Patient divin la robe qui enveloppe ses épaules encore saignantes, et la remplace par un lambeau d'étoffe écarlate, le dérisoire manteau du premier officier venu.

A cet homme ambitieux, il faut un *trône*, siège de son crédit éphémère et de son autorité désarmée : un tronçon de colonne se dresse là, et on l'y fait asseoir avec rudesse et une sorte de sauvagerie cérémonial, au milieu des railleries, des plaisanteries dont cette classe de gens ont le monopole, où la délicatesse se convertit en son raffinement dans la grossièreté.

A cet homme jaloux, qui s'est imaginé un droit à la royauté, il faut un *diadème*, tressé non de fleurs, de rameaux d'olivier ou de laurier, mais par une satanique suggestion, composée de jonc marin, si commun en Palestine, sur lequel on entrelace des branches d'épines dures comme l'acier, aigües comme des épées.

Cette couronne, les exécuteurs la placent sur la tête sacrée de Jésus, l'y font pénétrer à l'aide de bâtons ou de poignées de glaive. La belle chevelure du Fils de Marie ne saurait être qu'une frêle protection sous la pointe des épines qui la traversent, et l'on frémit d'horreur et de douleur à la seule pensée des intolérables élancements, de la cuisante inflammation qui saisissent toutes ces parties si sensibles du chef meurtri de Jésus.

Le sang, décollant à flots des déchirures, baigne ses yeux bénis, empourpre son visage si doux, inonde son cou et ses épaules où il rejoint sur la poitrine celui que les fouets en ont fait jaillir naguère.

A cet homme insensé, fantôme de roi, roi de carrefour et de théâtre, il faut un *sceptre* : et les soldats saisissant un de ces roseaux creux et longs qui croissent à profusion en Judée, la lui mettent dans les mains liées et reposant sur ses genoux; silencieux et résigné, l'Agneau innocent se laisse faire,

Ainsi s'achève l'investiture royale, l'intronisation barbare et sanglante. La coutume exige le cérémonial des *hommages*. Les hommages du respect, de la soumission, de la vénération solennelle : toute la cohorte, cinq cents hommes, s'apprête au jeu, et tous défilent tour à tour devant le monarque improvisé :

Les uns profèrent des saluts moqueurs et sarcastiques ; les autres fléchissent le genou par dérision ; quelques-uns même se



prosternent à la façon orientale ; d'autres, plus ingénieux, lui crachent au visage ; il en est qui, plus audacieux, lui ôtent des mains le roseau et lui en assènent des coups sur la tête.

Peut-être, au milieu de propos invouables, de rires impudents, renversent-ils Jésus de son trône pour l'y replacer de nouveau, sans mettre aucune borne aux inventions de leur infernale malice.

Quelle scène ! quel spectacle ! quel supplice et quelles ignominies !... Où est le cœur humain qui peut comprimer une révoltante indignation ? Où est l'âme chrétienne dont la dureté résiste à la compassion et aux larmes ?

Voilà l'histoire, narrée par trois Évangélistes : il est urgent d'en déduire l'enseignement et la *leçon* pratique.

\* \* \*

La leçon, qui ressort de cette scène du drame total de la Passion, elle est sublime dans sa teneur, universelle dans son application.

Empereurs et rois, monarques et potentats, tous ceux qui sont *têtes* dans les sociétés et les nationalités de l'univers, il faut les renvoyer devant ce roi humilié et avili. — Les uns apprendront en sa présence les leçons de la tyrannie, de l'impiété sacrilège, de la violence scandaleuse ; les uns apprendront ici l'art de la persécution haineuse, spoliatrice, sanglante, l'art de la guerre et de la révolution injustifiables, l'art d'arracher les peuples à la vérité, à les jeter en dehors de l'unité doctrinale, de les placer publiquement, légalement, socialement jusqu'à la fin du monde sur la voie de la moquerie, de la risée, de l'insulte, du schisme et de l'hérésie : déchirant la robe de Jésus-Christ, lui crachant à la face, le saluant d'adorations tronquées, dérisoires dans des cultes fantaisistes, des temples sans sacrifice, sans autel, sans reliques, sans Vierge Marie, dans des semblants d'Églises sans pénitence et sans martyrs, sans miracles et sans saints ; frustrant ainsi des peuples entiers des secours des sacrements, des avantages anticipés de l'héritage céleste, et les poussant sur les pentes de la perte. — Les autres apprendront à leur profit que le jeu cruel du Couronnement d'épines se passe dans un prétoire romain, qu'il a pour acteurs des soldats romains, pour intigateur, sinon pour témoin, un gouverneur romain ; ils apprendront que, pour ces outrages infligés à l'innocence et à la sainteté mêmes, l'empire romain est déchu de son prestige, dépossédé de sa grandeur, dépouillé de sa gloire, qu'il va s'abattre comme un grandiose édifice en ruine ; ils apprendront que leur honneur, leur prospérité, leur magnificence seront

rehaussés, s'ils inclinent leurs têtes couronnées devant cette tête ensanglantée sous sa tiare d'épines, s'ils jettent volontiers à ses pieds rougis leur sceptre affermi par son roseau fragile, s'ils se plaisent à saluer et à bénir, Celui qu'il serait criminel de conspuer et de maudire. — Tous, les uns et les autres, apprendront qu'au prix de ces insultes humiliantes ce Juste persécuté coaquiert l'empire du monde ; tous sauront, Julien l'Apostat comme Constantin, Charlemagne comme Astolphe, porteur de la couronne de fer des Lombards, Henri V d'Allemagne comme Henri VIII d'Angleterre, Napoléon I comme V. Emmanuel, tous sauront que ce divin supplicié, "soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, ne leur laissant que leur propre faiblesse, leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui." Tous sauront que leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur des trônes d'or et de pourpre, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême, et qu'enfin, cette Couronne d'épines a fleuri en une couronne de gloire et de magnificence, ce misérable roseau est devenu le sceptre d'airain qui brise les trônes, renverse les empires, restaure à son gré les dynasties de l'univers.

Juges et magistrats, législateurs et justiciers, tous ceux qui sont *têtes* dans les assemblées, les cours, les administrations qui appliquent aux mortels les principes du droit ; il faut les renvoyer en présence de la Justice condamnée par l'iniquité triomphante. — Ils apprendront à ce spectacle que les fondements de la justice et des lois sont imprescriptibles, que l'iniquité, l'illégalité qui les imole à leur intérêt personnel, au respect humain, à la faiblesse, sont la plus infamante des abdications de la part d'hommes raisonnables et consciencieux. Ils apprendront que l'innocence peut succomber et mourir, comme dans la personne des martyrs, sous les coups de la haine et de la violence armée, mais que la voix de son sang s'élève jusqu'aux cieux, criant vengeance contre le parjure qui l'a tué. Ils apprendront que les lois iniques et les abus du pouvoir, des décrets de mort et de torture morale restent comme des taches de sang ineffaçables sur les mains et la mémoire des proscripteurs et des persécuteurs. Ils apprendront que le juste est fort de son innocence, de son droit, de son silence même, et qu'il est un Dieu qui entend là-haut les soupirs des humbles et des délaissés.

Prêtres et pasteurs, tous ceux qui sont *têtes* de l'Eglise ou dans l'Eglise, il faut les renvoyer à cette scène de la Passion. —

Eux aussi, ils apprendront que les princes des prêtres et les pontifes d'Israël, pour avoir en main le dépôt sacré des Livres saints, ont forfait quand même à leur mission, réclamé la responsabilité de l'effusion du sang d'un Dieu, tramé sa mort et insulté à son agonie. Ils apprendront que, malgré les onctions de leur sacerdoce, ils sont hommes fragiles, exposés à des chutes d'autant plus profondes qu'ils sont placés sur des sommets inaccessibles : quand la foudre les touche, ils se calcinent, tombent en débris, au grand scandale de leurs amis, à la grande joie de leurs ennemis, à la grande douleur de leur Seigneur, assis là sur le tronçon si bas de la colonne. Ils apprendront que le sacerdoce est une royauté, la première de l'univers, royauté des âmes et du monde invisible, de conquête et de règne pacifique, prolongement de la suprématie de ce monarque couronné d'épines, tout à l'heure aux mains et au cœur percés. Ils apprendront tous, pontifes et prêtres, que la ressemblance doit les rapprocher de ce persécuté honni, conquis, que leur vie doit être un martyre d'innocence, de bonté, de dévouement, de résignation, d'abandon. Le monde rira au sein du luxe et de joie : eux, ils pleureront leurs péchés, ceux du monde, et verseront leur sueur, et s'il le faut, leur sang.

Pères et mères de famille, *têtes* dans la société minuscule du foyer domestique, rois et reines, magistrats et prêtres, dans ce sanctuaire modeste de leur juridiction, il faut les renvoyer à cette scène de la Passion. — Ils apprendront la grande leçon du silence et de la soumission, de la concorde et de l'harmonie, de l'im-molation et du sacrifice...

Oh ! qui que nous soyons, sachons que notre *tête* est le chef-d'œuvre de Dieu. Hélas ! qu'avons-nous fait de ce siège de la pensée, de l'amour, des sens ?

Cette tête, ne s'est-elle pas levé et au-dessus des hommes pour les couvrir de mépris, et contre Dieu pour le braver ? N'a-t-elle pas refusé de plier sous l'autorité, de s'incliner devant la majesté, de s'humilier sous la puissance ? Pourquoi ces mouvements et ces signes traduisant les moqueries stupides du libertin, les doutes injurieux du sceptique, les insolentes négations de l'impie ?

Et ces *fronts* non seulement hautains, mais durs et sans pueur ; et ces *yeux*, avec leur curiosité indiscrette effrénée, insatiable, avec leurs feux qui allument tant de convoitises et de passions !

Et ces *oreilles*, si largement ouvertes aux flatteries, aux propos malsains, aux perfides maximes, sans parler de la médisance et de la calomnie !

Et cette *bouche*, cette *langue*, ces *lèvres*, tour à tour ou simultanément, organes de la gourmandise, de la hideuse intempérance, de rires insincères et moqueurs, de discours assassins et corrupteurs, de baisers impudents !

Et ce *visage*, si aisément transformé en masque ; et ces traits composés, ornés de vaines parures, tout un appareil d'ostentation, de vanité et de perversion !

Quelle complicité de cette tête, déjà si coupable, dans les péchés d'imagination, d'interprétation malveillante, de jugement, de désir, d'amour humain !...

Comprend-on pourquoi Jésus s'est laissé couronné d'épines ? Que de forfaits sa tête a expié pour l'humanité entière ! Péchés des empereurs, des rois, des reines ; péchés des juges, des magistrats, des législateurs ; péchés des pontifes, des prêtres ; péchés des pères et des mères ; péchés des serviteurs, des enfants !

\* \* \*

O Dieu ! enseignez-nous la leçon de la mortification extérieure, celle des sens et l'esprit, de l'imagination et du cœur.

Enseignez-nous à porter sans murmure les douleurs qui percent et ensanglantent notre tête et ses sens, les souffrances et les angoisses de l'âme : que les unes et les autres soient ici-bas la rançon de nos fautes et là-haut le prix de la couronne de gloire et d'immortalité !

